

AGNÈS MARTIN-LUGAND

Une évidence

VesalBookshop.com



VesalBookshop.com

Pour Guillaume, Simon-Aderaw et Rémi-Tariku, toujours...

VesalBookshop.com

VesalBookshop.com

*On finit toujours par devenir un personnage de sa
propre histoire.*

Jacques Lacan, *Écrits*, tome II.

*Ses poumons autant que son cœur avaient besoin de
respirer l'air du large.*

Bernard Simiot, *Ces messieurs de Saint-Malo*.

VesalBookshop.com

VesalBookshop.com

Un 31 décembre comme les autres. Repère dans l'année. Dîner chic chez Paul. Ce serait parfait, de bon goût, drôle, dans la finesse, sans cotillons ni serpentins. Et ce serait surprenant, comme d'habitude. À part moi, Paul conviait toujours des personnes qui ne se connaissaient pas et que lui-même connaissait peu ; des relations qui ne passeraient qu'une seule soirée ensemble et qui ne se reverraient certainement jamais. Cela l'amusait, l'intéressait. Son côté bobo refoulé, le charriaïse régulièrement. L'avantage était qu'il n'y avait pas d'enjeu pour ces quelques heures, chacun venait avec ce qu'il était, ce qu'il voulait, sans a priori ni pression sociale inhérente à la vie bourgeoise de province. On faisait connaissance sans arrière-pensée, sans attente particulière puisque tout portait à croire que nous ne serions pas amenés à nous côtoyer de nouveau, au mieux se croiserait-on en ville par hasard pendant un samedi de shopping.

Le petit plus de ce soir, et j'en étais très heureuse, serait la présence de ma sœur aînée, Anna, et de Ludovic, son mari. Je leur avais présenté Paul peu de temps après notre rencontre et depuis tous les trois s'entendaient à merveille. Grande première pour eux, ils n'étaient pas partis passer le réveillon au soleil, contrairement à leur habitude, et nous honoraient de leur présence. Ce qui avait eu pour effet de beaucoup angoisser ma sœur, hyperactive, toujours proche du *burn out* domestique. Pourtant, elle en redemandait. Ludovic voulait des vacances pour « ne rien faire », il n'avait aucune envie de courir toutes les activités auxquelles elle les inscrivait au club. Il avait tapé du poing sur la table à l'automne dernier, il avait beau aimer ma

sœur comme au premier jour, il n'en pouvait plus de la voir brasser de l'air, elle l'épuisait. À plus de cinquante ans et après vingt-cinq ans de mariage, il voulait un peu de paix. À mon grand étonnement, ma sœur était restée coite et n'avait pas cherché à parlementer.

Anna, totalement déstabilisée, avait dû trouver de quoi compenser. Les fêtes de Noël, cette année, avaient été le théâtre de situations tragi-comiques : elle avait investi ce qui était, jusque-là, la chasse gardée de maman, à savoir l'organisation du grand déjeuner familial du 25 décembre. Elles n'avaient pas tardé à se battre comme des chiffonnières, j'avais pour ma part pris bien garde à rester le plus éloignée possible. Cela dit, elle nous avait concocté des festivités dignes d'un film américain spécial Noël ! S'occuper à tout prix, tel était le credo d'Anna. Depuis, elle tournait en rond, leurs trois enfants – jeunes adultes –, sitôt la bûche avalée et les cadeaux déballés, avaient déguerpi pour ne pas avoir leur mère sur le dos. Je n'aurais pas été étonnée qu'elle ait investi la cuisine de Paul, il n'avait pas dû dire non, s'évitant par la même occasion de devoir embaucher quelqu'un pour le dîner. Paul adorait recevoir sans avoir à se préoccuper de l'intendance...

J'aurais dû me réjouir, être pleine d'entrain ; étrangement, c'était tout le contraire. Je n'étais pas loin d'avoir envie de me pelotonner en pyjama sur mon canapé et de m'y terrer pour la soirée, avec volupté. Dernièrement, je pensais souvent, très souvent même, au temps qui passe – trop vite –, à ce que j'avais raté et réussi dans ma vie. L'année de mes quarante ans s'achevait, l'année du bilan de mi-parcours. Ceci devait expliquer cela... Aussi, pour la première fois, ne respectai-je pas mes habitudes vestimentaires. Aux réveillons précédents, j'avais

rivalisé d'originalité avec des robes colorées, tantôt bohème, tantôt vamp glamour des années cinquante, juste pour le plaisir de m'amuser. En jetant un dernier coup d'œil dans le miroir avant de partir, un mot me vint à l'esprit : *obscur*. J'étais habillée en noir des pieds à la tête, une Morticia auburn en pantalon.

Je réussis à trouver une place près du donjon Jeanne-d'Arc. Au moins, je n'aurais pas à traverser tout Rouen pour récupérer ma voiture. Paul habitait un dernier étage de cent cinquante mètres carrés refait à neuf en haut de la rue Jeanne-d'Arc. Il n'avait jamais franchi le pas de s'installer dans une maison, il cultivait son côté parisien ; vivre dans un immeuble à deux rues de la gare le rassurait ! Ce n'était qu'un principe, assez ridicule d'ailleurs, puisque quiconque le connaissait savait qu'il ne repartirait jamais vivre à Paris. Son appartement était somptueux, tout en étant d'une extrême sobriété. Paul avait un goût fortement développé pour les belles choses, les œuvres d'art et les meubles design, mais il ne collectionnait pas, n'en faisait jamais trop. À quelques exceptions près : les femmes, les voitures et le niveau de vin dans le verre de ses invités.

Le champagne – de qualité – coulait à flots, le dîner à table était raffiné et absolument exquis. La conquête de Paul pour la soirée était charmante, elle gloussait un peu trop, mais je l'excusais et puis de toute manière, personne ne la reverrait. Paul passerait quelques nuits avec elle, l'emmènerait à autant de dîners, et elle disparaîtrait pour laisser la place à une autre, quelques semaines ou, grand maximum, quelques mois plus tard. Paul se lassait très vite. Depuis près de dix-huit ans que je le connaissais, je l'avais vu passer d'une femme à une autre sans

répité. À quarante-neuf ans, cela en devenait désespérant. Je le mettais régulièrement en garde sur le côté vieux beau qui le menaçait à grands pas, ce qui déclenchait invariablement la même réaction : un grand éclat de rire.

Seule ombre au tableau, mon voisin de table. Quand je l'avais découvert parmi la vingtaine d'invités, j'avais immédiatement fusillé ma sœur du regard, elle était forcément responsable de ce coup fumant. Sa mine faussement innocente avait confirmé mon intuition. Je m'étais retenue de lui sauter à la gorge. Elle n'avait pas hésité à utiliser son joker – la possibilité pour la garde rapprochée de Paul d'amener un invité surprise – que de mon côté, je n'avais jamais abattu. Anna ne s'en était pas privée, et c'était à mes dépens. Affligée par mon célibat, elle cherchait régulièrement à me présenter « des prétendants » comme elle disait. Celui-ci était un collègue de Ludovic, je ne le connaissais que trop. Le voyant régulièrement à des dîners chez eux, je l'avais toujours trouvé sympa, non dénué de charme. J'avais fini par céder à ses avances deux ans auparavant. Pour mon plus grand malheur ! Autant c'était un ami parfait, autant comme amant, il s'était révélé un authentique tocard. Un niveau de compétition hors catégorie, battant tout rival potentiel à plates coutures. Ma sœur n'avait pas compris pourquoi j'avais mis brutalement fin à cette relation. Je pouvais clairement voir à la tête de ce crétin qu'elle avait dû lui glisser que rien n'était perdu avec moi. Régulièrement, je croisais le regard circonspect de Paul qui avait dû remarquer mon air déconfit, je réussis à lui faire comprendre le pourquoi du comment d'un coup de tête discret en direction de mon voisin, il manqua de s'étouffer avec sa coquille saint-jacques. Fidèle à son rôle d'hôte parfait, il se

reprit aussitôt, sans pour autant cesser de me surveiller du coin de l'œil.

Comme je l'avais prédit, Anna avait pris d'assaut la cuisine de Paul. Au changement de plat, elle me fit signe de l'y rejoindre. Je sautai sur l'occasion pour m'offrir une pause au rentre-dedans de cet imbécile, qui définitivement ne comprenait rien à rien...

– Alors, Reine... commença-t-elle d'une voix douceuse.

Elle m'attrapa par le bras en dodelinant de la tête d'un air rêveur.

– Alors quoi ? grognai-je.

Je me dégageai pour me servir un verre de vin rouge. Au diable les mélanges, j'avais besoin d'un remontant !

– Que penses-tu de ma petite surprise ?

Je la gratifiai d'une œillade mauvaise en levant immédiatement une main défensive.

– Tu es contente de toi ?

Elle applaudit, convaincue que j'étais heureuse de sa combine.

– Il s'est décroché la mâchoire quand il t'a vue apparaître dans cette tenue. Je ne savais pas que tu avais un pantalon de cuir... C'est beau ! Au milieu de tout ce noir, on ne voit que ton regard vert...

J'écarquillai les yeux comme des billes.

– Espèce de peste ! Je t'arrête tout de suite ! Ne te fais pas de film ! Il ne se passera rien !

Son expression passa de l'excitation la plus joyeuse à l'ahurissement le plus total.

– Pourquoi ? Ça ne te fait pas plaisir de le voir ?

– À ton avis ? Je te rappelle que j'ai déjà donné ! Merci bien !

Vexée, elle se lança dans le dressage des assiettes en boudant.

– Ludovic m'avait prévenue que tu me répondrais un truc du genre !

J'éclatai de rire.

– J'adore mon beau-frère ! On peut passer à autre chose ?

Telle une gamine mécontente qu'on ne cède pas à son caprice, elle émit un profond soupir qu'elle appuya d'un haussement d'épaules.

– Sinon, tu as besoin d'aide ?

– Non, ronchonna ma sœur.

– Tu m'as donc demandé de venir dans la cuisine uniquement pour savoir si ton entreprise de marieuse fonctionnait ?

Elle abandonna sa posture de diva outragée et me gratifia d'un regard amusé qui me fit partir d'un nouvel éclat de rire. Elle était exceptionnelle.

– Je n'y crois pas !

Je regagnai ma place à table, touchée par la gentillesse de ma sœur qui faisait toujours tout pour que son petit monde soit heureux. Sa gaieté était si contagieuse que mon voisin eut même droit à mon plus beau sourire.

23 h 54. L'ambiance montait tranquillement sous l'effet conjugué des bulles et des conversations légères. Il n'était pas nécessairement utile de se connaître pour fêter la fin de l'année ensemble et vivre un moment agréable. Paul réussissait toujours ce tour de force. J'avais fini par faire abstraction de mon voisinage décevant. Malgré la bonne humeur générale, je vérifiais compulsivement mon téléphone, me demandant si, malgré nos promesses respectives, j'allais avoir de ses nouvelles.

De mon côté, je m'étais promis de résister, ne voulant pas le déranger. Je sursautai lorsqu'un bouchon de champagne sauta. Étrangement, je me sentais assez éloignée de cette euphorie, je les observais en spectatrice souriante, mais terriblement mélancolique. Cela ne me ressemblait pas.

10. 9. 8. 7. 6. 5. 4. 3. 2. 1... Tout le monde se leva de table. Les couples s'embrassèrent. Et mon voisin, qui décidément ne comprenait pas vite, se rapprocha davantage de moi. Je réussis à dissimuler mon soupir exaspéré et lui décochai un pauvre sourire dépité.

– Bonne année, Reine.

Il se pencha vers moi et me fit une bise en commençant à m'enlacer grossièrement la taille. Je sentis la vibration de mon portable dans ma main et me dégageai vivement.

– Excuse-moi, je dois répondre.

Je ne lui laissai pas le temps de prononcer un mot et m'éloignai pour décrocher. C'était lui. Il avait pensé à moi, il ne m'oubliait pas. On s'était pourtant dit qu'il serait inutile d'essayer de se joindre cette nuit. J'avais bien conscience qu'il avait autre chose à faire que m'appeler durant la soirée. Il fallait croire qu'il avait encore besoin de moi et, au fond de mon cœur réchauffé, je m'en réjouissais.

– Bonne année, mon trésor.

Je n'entendis rien de sa réponse, trop de bruit autour de moi et de l'autre côté du fil, des hurlements euphoriques. Je bravai le froid hivernal et sortis sur le balcon.

– Tu m'entends ? lui demandai-je en bouchant mon oreille.

– Maman ?

– Oui, Noé, je suis là.

– Bonne année, maman.

Je battis des cils pour empêcher mes larmes de joie de couler.

– Merci... Tu passes une bonne soirée ?

– Ouais ! Géniale !

Derrière lui me parvenait l'écho de ses copains qui chantaient, se chambraient et l'appelaient.

– File, on se parle demain. Tu fais attention à toi ?

– Promis !

Je l'imaginai lever les yeux au ciel, avec son irrésistible sourire de charmeur saoulé par sa mère.

– Bisous, maman.

– Je t'aime, mon...

Il avait déjà raccroché. J'extirpai mon paquet de cigarettes de la poche de ma veste. J'en allumai une et pris tout mon temps pour la fumer. L'avoir entendu ne serait-ce que deux petites minutes me comblait de bonheur ; à présent, j'allais pouvoir profiter pleinement de la soirée.

– Bonne année, me souffla Paul à l'oreille.

Il passa un bras autour de mes épaules et embrassa mes cheveux.

– À toi aussi, lui répondis-je.

Quelques minutes passèrent sans qu'on esquisse le moindre geste, perdus dans la contemplation de la ville à nos pieds ; les lumières, les klaxons, les pétards, les cris des fêtards qui montaient jusqu'à nous.

– Tu n'es pas avec nous, ce soir... remarqua-t-il. À quoi penses-tu ?

– À plein de choses et rien à la fois...

Je ne pouvais pas dire mieux. Dernièrement, certaines de mes décisions et surtout leurs conséquences remontaient à la surface – toujours ce fichu temps qui passe – et me

comprimaient la poitrine. Il y avait des moments où c'était pire, où ma respiration se coupait. Paul le savait, Paul le sentait. Mais ce n'était pas le lieu, encore moins le moment d'en parler. Anna nous rejoignit, ils échangèrent un regard complice. En guise de vœux, elle se contenta de déposer un baiser sur ma joue, je fis de même.

– Tu m'en payes une ? me demanda-t-elle en me donnant un léger coup de coude.

– La seule de l'année ? rétorquai-je, malicieuse.

– Ne fais pas ta rabat-joie !

On rit et elle se servit dans mon paquet. Les rôles s'étaient inversés ; adolescente, je piochais dans les siens, aujourd'hui, elle piquait dans celui de sa cadette. Contrairement à moi, elle avait fini par écouter notre père qui nous enjoignait d'arrêter, comme lui. J'étais la résistante de la famille, malgré ses « Pense à ton fils, ma petite fille ».

– Tu as eu Noé ? me demanda Paul.

Mon immense sourire leur servit de réponse.

– Il va bien ? s'inquiéta Anna en bonne tante protectrice.

Tout comme moi, Paul refréna un rire moqueur.

– Noé a dix-sept ans et il fait la fête avec ses potes. À ton avis, comment il va ?

– Oh, arrêtez de vous foutre de moi, je n'y peux rien, ça me retourne toujours le bide quand ils sortent.

Et à moi, ça ne me fait rien peut-être ?

– C'est comme ça qu'on t'aime ! la rassurai-je.

– Bon, vous avez fini de faire bande à part ? nous coupa Ludovic qui venait de faire son apparition.

Je me détachai des bras de Paul et du câlin de ma sœur et filai vers mon beau-frère avec qui j'échangeai une accolade de bonne année.